

BERNARD URBANI  
 Université d'Avignon

***La nature et ses pouvoirs  
 dans La fortune des Rougon d'Emile Zola***

*La fortune des Rougon*<sup>1</sup>, premier tome de l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, "creuse les fondations et plante l'arbre généalogique"<sup>2</sup> de la lignée des Rougon-Macquart. En effet, tout en révélant le triomphe des réactionnaires sur les révolutionnaires, des bourgeois sur les ouvriers et les paysans et du Second Empire sur la II<sup>e</sup> République<sup>3</sup>, cette fiction étudie l'effet d'une lourde hérédité<sup>4</sup> sur les membres d'une même famille et décrit la vie et les intrigues à Plassans<sup>5</sup> au moment du Coup d'État<sup>6</sup>. Zola choisit de transposer sur le mode du drame familial un moment de l'histoire contemporaine. En ce sens, *La fortune des Rougon* est une pure déformation du réel : le pouvoir du romancier apparaît comme une arme à la fois capable de donner un sens aux choses par le discours et coupable de falsifier les faits à travers le recours à une mise en scène fictionnelle : ainsi l'histoire et l'Histoire "s'interpénètrent, se servent et se desservent, s'abolissent ou se magnifient"<sup>7</sup>. Mais le premier tome des *Rougon-Macquart* est aussi un roman symbolique qui dénonce le triomphe de l'argent et de

---

<sup>1</sup> Le cycle des *Rougon-Macquart* commence avec *La fortune des Rougon* (1871) et s'achève avec *Le Docteur Pascal* (1893). Le premier tome a pour titre scientifique *Les origines* : il s'agit de l'acte premier d'une tragédie dont le déchaînement passionnel exprime le déchirement originaire. Roman des origines, il commence à Plassans (Aix-en-Provence) et se termine dans la même ville avec l'histoire du docteur Pascal, double de Zola qui a passé sa vie à prendre les notes sur les siens et à dresser l'arbre généalogique de la famille. Cf. Jean Borie, *Zola et les mythes*, Paris, Seuil, 1971 ; Roger Ripoll, *Réalité et mythe chez Zola*, Paris, Champion, 1981, tome I ; Colette Becker, *Zola en toutes lettres*, Paris, Bordas, 1990.

<sup>2</sup> Gérard Gengembre, "La fortune des Rougon, roman des origines", in *Analyses et réflexions sur Zola*, Paris, Ellipses, 1994, p. 22.

<sup>3</sup> *La fortune des Rougon* relate les révolutions et les répressions qui se succèdent. Le coup d'État du 2 décembre 1851 est entériné par un plébiscite : Louis-Napoléon installe un régime autoritaire et autorise la persécution de la République. La France devient le champ d'action d'un pouvoir discrétionnaire qui ne se contente pas d'être politique et autoritaire, mais se fait économique, affairiste et financier, favorisant l'ascension de ceux qui seront en tout état de cause ses meilleurs alliés et détruisant les autres.

<sup>4</sup> Zola, marqué par le scientisme de Taine, affirme que l'individu est le produit de deux grandes déterminations : le milieu et l'hérédité, ce fil qui conduit mathématiquement un homme à un autre homme et qui, pour le romancier, peut fabriquer des fous.

<sup>5</sup> C'est à Plassans, que naît une idylle tragique entre Miette et Silvère, parias exilés dans le rêve et la misère.

<sup>6</sup> L'action se situe durant les quelques jours qui ont suivi le coup d'État du 2 décembre 1851 et retrace la prise de pouvoir politique à Plassans par Pierre et Félicité Rougon. Cf. le début du chapitre II.

<sup>7</sup> Bernard Valette, "Le pouvoir de la fiction", in *Analyses et réflexions sur Zola*, cité, p. 105.

l'ambition sur la jeunesse et l'amour dans la société moderne ; il tient de l'épopée, de la comédie et de la tragédie<sup>8</sup>.

L'espace et la nature revêtent une importance capitale dans *La fortune des Rougon*. Ils sont autre chose qu'un décor où se déroulent l'action et le drame, une description pour la description ou un simple paysage état d'âme. Ils se chargent d'une valeur poético-symbolique et par glissements métaphoriques et/ou métonymiques, deviennent des êtres collectifs ayant une personnalité propre incarnant des idéaux, des puissances surréelles<sup>9</sup>. Zola, futur écrivain naturaliste et romancier de l'espace, crée une géographie à la fois réelle et mythique où errent des personnages influencés par leur milieu et victimes de la fatalité. Leur errance, liée à des déplacements au sein de lieux longuement décrits, suit le déroulement d'une intrigue qui progresse toujours vers un dénouement logique et fort. Dès le début du roman, Zola met en place un système narratif simple et efficace, quelques personnages aisément reconnaissables, des gestes, des mots ; il utilise parallélismes, oppositions, répétitions, images. Il procède, selon le modèle balzacien et à l'inverse des Goncourt, par de grandes masses et par scènes : en effet, dès l'incipit, le romancier évoque la rencontre entre une nature grandiose, un groupe de trois mille insurgés et deux adolescents marginaux qui vont mûrir leur amour à l'épreuve du feu avant de mourir, victimes innocentes. En contrepoint de l'Histoire, les rencontres de Miette et Sylvère près du puits, sur l'aire Saint-Mittre et les longues promenades dans la campagne, ouvrent une brèche dans la conquête du pouvoir par les Rougon-Macquart et autorisent le romanesque à reprendre ses droits. L'ancien cimetière, emplis de voix humaines, célèbre la victoire de la mort sur la vie<sup>10</sup> : ce terrain, point de départ de toute la fresque des *Rougon-Macquart* – où les vieux, chargés de faire la soudure entre un passé légendaire et un présent historique<sup>11</sup> sont “assis sur les poutres et se chauffant au soleil couchant [...] parlent encore entre eux des os qu'ils ont vus jadis charrier, dans les rues de Plassans, par le tombereau légendaire”<sup>12</sup> – est un lieu où vie et mort se confondent :

La terre, que l'on gorgeait de cadavres depuis plus d'un siècle, suait la mort, et l'on avait dû ouvrir un nouveau champ de sépultures, à l'autre bout de la ville. Abandonné,

<sup>8</sup> “En vérité, le premier tome des *Rougon-Macquart* contient un peu tous les autres et noue d'une façon presque inextricable leurs diverses significations” (Auguste Dezalay, “Ordre et désordre dans *Les Rougon-Macquart*”, in *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, PUS, 1975, XI, 2, p. 72).

<sup>9</sup> Pensons au Voreux dans *Germinal*, à l'alambic de *L'assommoir*, aux Halles dans *Le ventre de Paris*, à l'immeuble bourgeois dans *Pot-bouille*, à la serre ardente de *La curée*, à la locomotive de *La bête humaine*, etc.

<sup>10</sup> Cette ouverture anticipe l'intrigue et figure en raccourci la symbolique du roman. Cf. K. Benoudis Basilio, *Le mécanisme et le vivant, la métonymie chez Zola*, Genève, Droz, 1993.

<sup>11</sup> “Par la conjonction des ellipses temporelles et de l'âge avancé des informants, Zola transforme un événement relativement banal dans l'histoire d'une petite ville – la désaffectation d'un cimetière – en un événement mythique” (Noami Schor, “Mythe des origines, origine des mythes : *La fortune des Rougon*”, in *Les cahiers naturalistes*, Paris, Fasquelle, 1978, n° 52, p. 126).

<sup>12</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. I, p. 26.

l'ancien cimetière s'était épuré à chaque printemps, en se couvrant d'une végétation noire et drue. Ce sol gras, dans lequel les fossoyeurs ne pouvaient plus donner un coup de bêche sans arracher quelque lambeau humain, eut une fertilité formidable.<sup>13</sup>

Un lieu réel mais dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Un lieu excentrique, garni de végétation luxuriante et de cadavres, et fréquenté par des bohémiens :

L'aire Saint-Mittre est un carré long, d'une certaine étendue, qui s'allonge au ras du trottoir de la route, dont une simple bande d'herbe usée la sépare. D'un côté, à droite, une ruelle, qui va se terminer en cul-de-sac, la borde d'une rangée de masures ; à gauche et au fond, elle est close par deux pans de muraille rongés de mousse, au-dessus desquels on aperçoit les branches hautes des mûriers du Jas-Meiffren, grande propriété qui a son entrée plus bas dans le faubourg. Ainsi fermée de trois côtés, l'aire est comme une place qui ne conduit nulle part et que les promeneurs seuls traversent.<sup>14</sup>

C'est sous le signe de la mort et du mythe que Zola place les éphémères amours humaines : en effet, celles qui unissent les deux orphelins issus du peuple et épris de justice<sup>15</sup> sont configurées par ce lieu fantastique où ce qui est enterré est déterré, ce qui pousse est arraché, où les cadavres sont remplacés par des bohémiens inquiétants :

Une des curiosités de ce champ était alors des poiriers aux bras tordus, aux nœuds monstrueux, dont pas une ménagère de Plassans n'aurait voulu cueillir les fruits énormes. Dans la ville, on parlait de ces fruits avec des grimaces de dégoût ; mais les gamins du faubourg n'avaient pas de ces délicatesses, et ils escaladaient la muraille, par bandes, le soir, au crépuscule, pour aller voler les poires, avant même qu'elles fussent mûres. La vie ardente des herbes et des arbres eut bientôt dévoré toute la mort de l'ancien cimetière Saint-Mittre ; la pourriture humaine fut mangée avidement par les fleurs et les fruits, et il arriva qu'on ne sentit plus, en passant le long de ce cloaque, que les senteurs pénétrantes des giroflées sauvages.<sup>16</sup>

Témoins oculaires et privilégiés de cet échange entre les révolutionnaires et la nature horrible, libérée de toute contrainte, Miette et Sylvère retrouvent, entre le mur du Jas-Meiffren et les hauts tas de planches des scieurs de long, l'étroit sentier herbeux et la pierre tombale "oubliée lors du déménagement de l'ancien cimetière et qui, posée sur champ et un peu de biais, faisait une sorte de banc élevé"<sup>17</sup>. Loin de constituer la simple description, conforme aux principes du réalisme, d'un lieu

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 21-22.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>15</sup> Comme Zola, Miette et Sylvère, fondateurs angéliques d'un ordre nouveau, rêvent d'une Cité idéale (cf. *Travail*, 1901) et d'une République pure et dure qui ferait régner la justice.

<sup>16</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. I, p. 22.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 27. La tombe usée par le temps est le pivot du roman et même de l'ensemble des *Rougon-Macquart*. L'épithaphe à demi effacé ("*Ci-gist... Marie morte*", *Ibid.*, ch. V, p. 258) fonctionne à la fois comme un élément symbolico-annonciateur (*Ibid.*, p. 28), comme un procédé de raccord narratif (*Ibid.*, ch. V, p. 258) et permet un effet de clôture pathétique (*Ibid.*, ch. VI, p. 379). La pierre tombale est donc le lieu "à la fois herméneutique et téléologique, point d'interrogation et point de fuite" (Noami Schor, "Mythe des origines, origine des mythes : *La fortune des Rougon*", in *Les cahiers naturalistes*, cité, p. 130).

où se déroulera une part importante de l'action, les pages consacrées à Saint-Mittre, "où le mythe s'enracine profondément dans la réalité vécue, donnent au roman son climat et en commandent l'organisation"<sup>18</sup>. L'espace naturel se rétrécit autour des deux adolescents innocents pour souligner leur complicité amoureuse et les consoler. Il leur offre une fête vespérale, symbole de joie, de bonheur et de mort : leurs amours, enveloppées dans le ciel nocturne, apparaissent comme "un ambigu et pathétique pas de deux entre la vie et la mort"<sup>19</sup>. En effet, la nature invite Miette et Sylvère à l'amour, mais le cimetière laisse échapper des haleines troublantes. Autrefois lieu saint, aujourd'hui paradis, cette aire attirante, entrée dans le cycle des saisons, possède un sol fertile :

De la route, après les pluies de mai et les soleils de juin, on apercevait les pointes des herbes qui débordaient les murs ; en dedans, c'était une mer d'un vert sombre, profonde, piquée de fleurs larges, d'un éclat singulier. On sentait en dessous, dans l'ombre des tiges pressées, le terreau humide qui bouillait et suintait la sève.<sup>20</sup>

La mort nourrit la vie et se nourrit d'elle-même : toutes deux se rejoignent dans l'inconscient de chacun comme dans la philosophie de Zola. Cette aura mortifère et séductrice dégage l'universelle fermentation, née du pourrissement sans lequel, biologiquement parlant, aucune vie n'est possible<sup>21</sup>. C'est sur l'aire Saint-Mittre, macabre et sensuelle, que Silvère, victime sacrificielle des Rougon et des Macquart, va revenir mourir et c'est sur ce terreau séculaire que se termine le roman<sup>22</sup> :

L'aire s'étendait, désolée, sous le ciel jaune. La clarté des nuages cuivrés traînait en reflets louches. Jamais le champ nu, le chantier où les poutres dormaient, comme raidies par le froid, n'avait eu les mélancolies d'un crépuscule si lent, si navré. Au bord de la route, les prisonniers, les soldats, la foule disparaissaient dans le noir des arbres. Seuls le terrain, les madriers, les tas de planches pâlissaient dans les clartés mourantes, avec des teintes limoneuses, un aspect vague de torrent desséché.<sup>23</sup>

Zola, futur naturaliste, visionnaire et poète, au service d'une conviction politique, ne copie pas la réalité. Il crée dans cet épisode du roman un décor des plus réussis en déployant sa palette de peintre romantique. En effet, dans ce lieu

---

<sup>18</sup> Roger Ripoll, *Réalité et mythe chez Zola*, cité, p. 472. Le cimetière est un haut lieu du roman : il exprime, comme le dit Nathalie Albou, "l'impossible triomphe de la jeunesse et de l'amour face à l'Histoire" ("Le couple M-S : triomphe du romanesque ou innocence sacrifiée ?"), in *Analyses et réflexions sur Zola*, cité, p. 64).

<sup>19</sup> Pierre Guériaud, "Les lieux du pouvoir", in *Analyses et réflexions sur Zola*, cité, p. 41.

<sup>20</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. I, p. 22.

<sup>21</sup> Cf. plus tard la serre de *La curée* et le Paradou de *La faute de l'abbé Mouret*.

<sup>22</sup> Le cimetière est un lieu fondateur. Cf. Henri Mitterand, « Une archéologie mentale : Le roman expérimental et *La fortune des Rougon* », in *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, pp. 164-185.

<sup>23</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. VII, p. 376. Le meurtre de Sylvère – qui ouvre le cycle des sacrifiés – assure la fortune des Rougon : sa mort met fin à la violence qui déchire la communauté de Plassans. Quant à celle de Miette, elle ouvre celui "des femmes pour qui une approche heureuse de la sexualité est interdite et qui se trouvent en quelque sorte condamnées à mort, condamnation qui ressemble à un châtement" (Gérard Gengembre, "*La fortune des Rougon*, roman des origines", in *Analyses et réflexions sur Zola*, cité, p. 23).

circulaire et encerclé qu'est Plassans<sup>24</sup>, les couleurs de la nature, tout en dégradé, accentuent ses sortilèges et s'unissent au tragique de la répression ; le crépuscule multiplie les incendies, les nuances jaune orangé et les contrastes entre la lumière et les ombres. L'écriture, la magie des mots, en accord parfait avec le fantastique et le sublime de la nature, s'amplifie jusqu'à la mort de Sylvère :

Du ciel glacé tombait un silence souverain. Et, dans ce silence, la bohémienne aux cheveux crépus chantait à voix basse dans une langue inconnue. Puis, Silvère se rappela que ce dimanche lointain datait de huit jours. Il y avait huit jours qu'il était venu dire adieu à Miette. Que cela était loin ! Il lui semblait qu'il n'avait plus mis les pieds dans le chantier depuis des années. Mais quand il entra dans l'allée étroite, son cœur défaillit. Il reconnaissait l'odeur des herbes, les ombres des planches, les trous de la muraille. Une voix éplorée monta de toutes ces choses. L'allée s'allongeait triste, vide ; elle lui parut plus longue ; il y sentit souffler un vent froid. Ce coin avait cruellement vieilli. Il vit le mur rongé de mousse, le tapis d'herbe brûlé par la gelée, les tas de planches pourries par les eaux. C'était une désolation. Le crépuscule jaune tombait comme une boue fine sur les ruines de ses chères tendresses. Il dut fermer les yeux, et il revit l'allée verte, les saisons heureuses se déroulèrent. Il faisait tiède, il courait dans l'air chaud, avec Miette. Puis les pluies de décembre tombaient, rudes, sans fin ; ils venaient toujours, ils se cachaient au fond des planches, ils écoutaient, ravis, le grand ruissellement de l'averse. Ce fut dans un éclair, toute sa vie, toute sa vie qui passa [...]. Elle était là, il voyait sa blancheur dans l'ombre [...]. Elle l'entraînait. Alors, il entendit au loin les murmures adoucis de la Viorne, le chant des cigales attardées, le vent qui soufflait dans les peupliers.<sup>25</sup>

En cette fin de jour, grave et mélancolique, Sylvère, enveloppé de voiles de vapeurs colorées et de souffles étranges, retourne au cimetière où le soleil semble l'attendre et s'incliner à mesure qu'il avance. C'est là qu'il doit mourir, condamné parce qu'il a voulu échapper à la stagnation des bourgeois de Plassans ; c'est là qu'il veut mourir. Là où tout dit la ruine de l'amour et de la vie :

Le cimetière, qui avait soufflé au cœur des enfants, par ses odeurs grasses, par sa végétation noire, les âpres désirs étalant avec complaisance son lit d'herbes folles, sans pouvoir les jeter aux bras l'un de l'autre, rêvait, à cette heure, de boire le sang chaud de Silvère. Depuis deux étés, il attendait les jeunes époux [...]. Le jeune homme regarda devant lui. Il était arrivé au bout de l'allée. Il aperçut la pierre tombale, et il eut un tressaillement. Miette avait raison, cette pierre était pour elle. Elle était morte, le bloc avait roulé sur elle. Mourir, mourir, cette pensée ravissait Silvère. [...]. Mourir sur cette pierre, mourir au fond de l'allée étroite, mourir dans cet air, où il croyait sentir encore l'haleine de Miette, jamais il n'aurait espéré une pareille consolation dans sa douleur. Le ciel était bon. Il attendit avec un sourire vague.<sup>26</sup>

<sup>24</sup> Le cercle, grande figure emblématique de *La fortune des Rougon*, symbolise l'enfermement tragique et/ou dérisoire. Le paysage de Plassans "fait figure d'amphithéâtre ou de tholos : les rochers sont des fûts de colonnes mais il y a aussi la margelle du puits, les cerceaux des tonneaux dans le hangar à fusils, la tâche ronde de la veilleuse [...]. Au sein même de *La fortune des Rougon*, c'est bien la circularité de l'analepse que Zola a imposée à sa narration" (Pierre Guériaud "Les lieux de pouvoir", in *Analyses et réflexions sur Zola*, cité, p. 43).

<sup>25</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. VII, pp. 376-377.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 378-379.

Zola raconte l'idylle des adolescents dès le premier chapitre, des chaudes journées d'été aux nuits glaciales de l'hiver 1851. Il la renouvelle, l'étire au prix d'un premier retour en arrière ; elle recommence dans la mémoire de Silvère, durant les longs moments qui précèdent son exécution. Le couple d'adolescents, tels Daphnis et Chloé, se rencontre le plus souvent entre ombre et lumière, dans un décor à la fois naturel et féérique :

Leur idylle traversa les pluies glacées de décembre et les brûlantes sollicitations de juillet, sans glisser à la honte des amours communes ; elle garda son charme exquis de conte grec, son ardente pureté, tous ses balbutiements naïfs de la chair qui désire et qui ignore [...]. Ils n'emportèrent de l'ancien cimetière qu'une mélancolie attendrie, que le pressentiment vague d'une vie courte ; une voix leur disait qu'ils s'en iraient, avec leurs tendresses vierges, avant les noces, le jour où ils voudraient se donner l'un à l'autre. Sans doute, ce fut là, sur la pierre tombale, au milieu des ossements cachés sous les herbes grasses, qu'ils respirèrent leur amour de la mort, cet âpre désir de se coucher ensemble dans la terre, qui les faisait balbutier au bord de la route d'Orchères, par cette nuit de décembre tandis que les deux cloches se renvoyaient leurs appels lamentables.<sup>27</sup>

Miette et Silvère s'aiment sans tensions sexuelles et rêvent d'une vie heureuse "dans la grande paix de la république universelle"<sup>28</sup> :

Certains soirs, l'allée se faisait plus douce, des vents la rafraîchissaient, ils pouvaient demeurer là sans éprouver de vertige. Assis sur la pierre tombale, l'oreille fermée aux tapages des enfants et des bohémiens, ils se retrouvaient chez eux. [...]. Avec leur imagination vive, ils se disaient que leur amour avait poussé, comme une belle plante robuste et grasse, dans ce terreau, dans ce coin de terre fertilisé par la mort. Il y avait grandi ainsi que ces herbes folles ; il y avait fleuri comme ces coquelicots que la moindre brise faisait battre sur leurs tiges, pareils à des cœurs ouverts et saignants.<sup>29</sup>

Mais leurs espoirs sont vains. En effet, ils sont prisonniers de la nuit, sans le savoir<sup>30</sup>. Pourtant, ces bergers arcadiens, dans leur décor de mousse et de laine, en profitent pour contempler leur image reflétée par l'eau dormante d'un vieux puits – d'où sortira la Vérité – qui, avec ses margelles en forme de demi-lunes, les enchante. Confiante, Miette puise avec volupté dans cette source de vie qui purifie et régénère. Cette eau reflète le ciel et les grands feux célestes (soleil, lune, étoiles) ; elle se fond dans les entrailles de la terre et atteint les gouffres profonds. La jeune fille aimerait elle aussi plonger, se confondre avec les sinuosités troublantes de la Viorne afin de s'enfoncer dans ses eaux mouvantes comme dans un songe fluide. C'est dans ce lieu naturel, mystérieux, un peu effrayant et peuplé de créatures fantomatiques et surnaturelles, que les deux adolescents vivent un amour de rêve au sein du chaos général<sup>31</sup> :

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. V, pp. 258-259.

<sup>28</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 290.

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 256.

<sup>30</sup> Le temps de la nuit, c'est celui des révoltes et des désordres : ceux de Miette et Silvère, ceux des insurgés. Les révolutionnaires, comme les amoureux, rêvent la nuit mais les réactionnaires les ramènent toujours à la lumière du jour et au réel.

<sup>31</sup> Les jeunes gens vivent des moments de grand bonheur qui s'achèvent dans le sang. En effet, ils vont mourir, avec les insurgés, massacrés par les forces de l'ordre.

L'herbe épaisse étouffait le bruit de leurs pas. Ils étaient noyés dans un flot de ténèbres, bercés entre deux rives sombres, ne voyant qu'une bande d'un bleu foncé, semée d'étoiles, au-dessus de leur tête. Et, dans ce vague du sol qu'ils foulaient, dans cette ressemblance de l'allée à un ruisseau d'ombre coulant sous le ciel noir et or, ils éprouvaient une émotion indéfinissable, ils baissaient la voix, bien que personne ne pût les entendre. Se livrant à ces ondes silencieuses de la nuit, la chair et l'esprit flottants, ils se contaient, ces soirs-là, les mille riens de leur journée, avec des frissons d'amoureux.<sup>32</sup>

Quand tous deux ils nageaient sans bruit, Miette croyait voir, aux deux bords, les feuillages s'épaissir, se pencher vers eux, draper leur retraite de rideaux énormes. Et les jours de lune, des lueurs glissaient entre les troncs, des apparitions douces se promenaient le long des rives en robe blanche. Miette n'avait pas peur. Elle éprouvait une émotion indéfinissable à suivre les jeux de l'ombre. Tandis qu'elle avançait, d'un mouvement ralenti, l'eau calme, dont la lune faisait un clair miroir, se froissait à son approche comme une étoffe lamée d'argent ; les ronds s'élargissaient, se perdaient dans les ténèbres des bords, sous les branches pendantes des saules, où l'on entendait des clapotements mystérieux ; et, à chaque brassée, elle trouvait ainsi des trous pleins de voix, des enfoncements noirs devant lesquels elle passait avec plus de hâte, des bouquets, des rangées d'arbres, dont les masses sombres changeaient de forme, s'allongeaient, avaient l'air de la suivre, du haut de la berge. Quand elle se mettait sur le dos, les profondeurs du ciel l'attendrissaient encore. De la campagne, des horizons qu'elle ne voyait plus, elle entendait alors monter une voix grave, prolongée, faite de tous les soupirs de la nuit<sup>33</sup>.

Grâce à l'emploi de connotations végétales et de métaphores, Miette et Sylvère, liés de façon étroite à la nature qui les entourent, se meuvent dans un monde édénique ; ils communient avec la terre et la pierre originelles devenant, en définitive, des éléments de la nature et se régénèrent. Dans la nuit, le jeune homme ressemble au tronc d'un jeune chêne et les bras et jambes de l'adolescente sont pareils aux tiges laiteuses des bouleaux : "l'amour est partout autour d'eux, dans la nuit qui les enveloppe, dans l'essor de la végétation, et la mort en est indiscernable"<sup>34</sup>. Cet épisode important du roman confère à la nature un pouvoir initiatique : elle incarne la puissance de la fécondité et la violence du désir qui sommeille en chaque être. Sein maternel et tombeau, elle auréole les jeunes gens et les appelle à l'amour et à la sensualité pour réaliser cette harmonie essentielle entre la vie et la mort<sup>35</sup>. La lumière et les ténèbres s'unissent à leur tour pour créer des images saisissantes et grandioses :

Devant eux, la vallée s'étendait toute claire sous le ciel blanc. Le soleil était encore derrière les coteaux. Une clarté de cristal, limpide et glaciale comme une eau de source, coulait des horizons pâles. Au loin, la Viorne, pareille à un ruban de satin blanc, se perdait au milieu des terres rouges et jaunes. C'était une échappée sans bornes, des mers grises d'oliviers, des vignobles pareils à de vastes pièces d'étoffe rayée, toute une contrée

<sup>32</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. V, p. 242.

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 251-252

<sup>34</sup> Roger Ripoll, *Réalité et mythe chez Zola*, cité, tome I, p. 474.

<sup>35</sup> Cf. Anne Belgrand, "Le couple Sylvère-Miette dans *La fortune des Rougon*", in *Romantisme*, Paris, SEDES, 1988, n° 62, p. 57.

agrandie par la netteté de l'air et la paix du froid. Le vent qui soufflait par courtes brises avait glacé le visage des enfants. Ils se levèrent vivement, ragaillardis, heureux des blancheurs de la matinée. Et la nuit ayant emporté leurs tristesses effrayées, ils regardaient d'un œil ravi le cercle immense de la plaine, ils écoutaient les tintements des deux cloches, qui leur semblaient sonner joyeusement l'aube d'un jour de fête.<sup>36</sup>

Plus loin dans le roman, apparaissent des effets de clair-obscur fantasmagoriques : des baïonnettes poussent pareilles à des épis d'acier, un peuplier s'abat dans la nuit, une forme noire aux gestes désespérés, sortie d'on ne sait où, s'agite ; la maison de Dide (Adélaïde Fouque, l'aïeule névrosée des Rougon-Macquart<sup>37</sup>), toute noire "se creuse, lamentable"<sup>38</sup> etc.

Dans la fresque des *Rougon-Macquart*, vaste ensemble illustrant les principes et les méthodes du Naturalisme, la nature joue un rôle capital. Zola affirme dans *Le roman expérimental* : "Nous avons fait à la nature, une place tout aussi large qu'à l'homme. Nous n'admettons pas que l'homme seul existe et que seul il importe, persuadés, au contraire, qu'il est un simple résultat et que, pour avoir le drame humain, réel et complet, il faut le demander à tout ce qui est"<sup>39</sup>. Dans *La fortune des Rougon*, notamment, la nature, jamais entièrement idyllique ni entièrement inquiétante, a d'immenses pouvoirs. Comme chez Rousseau, Chateaubriand et Balzac, elle n'est pas purement ornementale. Elle s'anime : dotée d'une vie propre et amplifiée, de symboles, elle se transforme sans cesse et modèle tout à sa guise. Mais la nature est aussi le lieu où se révèlent une vie monstrueuse et des forces susceptibles d'anéantir le pathétique individu ou de ruiner l'équilibre institué par la civilisation<sup>40</sup>. Zola construit, sans jamais copier, une fiction qui dramatise le récit et qui lui donne cette dimension épique sans laquelle l'aventure des Rougon se réduirait à une banale compétition provinciale<sup>41</sup>. Il raconte la nature, l'incessant changement de décor et de couleurs, toujours en mouvement à l'intérieur duquel les personnages se meuvent. Intimement liée au fonctionnement du roman, la nature s'inscrit dans l'économie du récit. Entre la grande étoile de la névrose et la constellation de l'amour, entre Eros et Thanatos, elle révèle l'auteur de *La fortune des Rougon* ; elle dit le monde et ses bouleversements, "traduit la destinée et en organise les symboles"<sup>42</sup>.

<sup>36</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. V, p. 259.

<sup>37</sup> Du mariage de Dide avec un paysan provençal et de sa liaison avec un contrebandier, naissent les branches ennemies des légitimes Rougon et des bâtards Macquart.

<sup>38</sup> *La fortune des Rougon*, cité, ch. VII, p. 367.

<sup>39</sup> Paris, Garnier-Flammarion, 1971, n° 248, p. 232.

<sup>40</sup> Cf. *La fortune des Rougon*, cité, ch. V, pp. 225-226.

<sup>41</sup> « J'agrandis mais je n'agrandis pas comme Balzac [...]. Tout est là, l'œuvre est dans les conditions de l'opération. Nous mentons tous plus ou moins [...]. Je crois encore que je mens pour mon compte dans le sens de la vérité. J'ai l'hypertrophie du détail vrai, le saut dans les étoiles sur le tremplin de l'observation exacte. La vérité monte d'un coup d'aile jusqu'au symbole », écrit Zola à Henry Céard le 22 mars 1885 (Lettre à Henry Céard, cité par Colette Becker, *Le roman*, éd. Colette Becker, Paris, Bréal, 2000, coll. « Grand Amphi », p. 228).

<sup>42</sup> Gérard Gengembre, Préface à *La fortune des Rougon*, cité, p. 13.



*Résumé*

*La fortune des Rougon* suscite, à côté de l'intérêt avide et sordide des personnages, des données historiques et politiques insérées dans la narration, l'admiration pour la nature à mille pouvoirs. L'aventure amoureuse et tragique de Miette et Silvère, jeune couple victime de l'hérédité, se déroule à Plassans, au cœur d'une nature luxuriante, magique, effrayante, qui se rétrécit et qui se détend, tour à tour. Avant d'assister – impuissants – à la mort des protagonistes, l'eau, la terre et les astres, souvent colorés de vert, de pourpre et d'orange, partagent, par leur magie, le bonheur des deux adolescents « fondus » à la terre-mère. Au fait, dans le premier tome des *Rougon-Macquart*, la nature change sans répit, au gré des sentiments. A l'intermédiaire de nombreuses métaphores, l'auteur dépeint la communion entre l'homme et la nature: l'évasion dans la nature permet une véritable régénération des personnages, avant leur fin tragique, due à la folie de hommes. Dans ce roman, Zola, auteur visionnaire, crée un décor naturel très réussi; l'écrivain possède, au plus haut, le sens de la nature: il l'observe, il la décrit, il lui donne la vie. La nature, pour sa part, s'inscrit dans l'économie du récit: entre l'ordre et le désordre, entre le repos et le mouvement, la joie et la frayeur, la vie et la mort, la nature traduit la destinée humaine et en organise les symboles.